

Pour aider au financement des expéditions de recherche d'Edgar Maufrais, père de l'explorateur disparu, ses amis ont créé en octobre 1951 *l'Association des Amis de l'Explorateur Raymond Maufrais*, ravivée en 1990, et renommée en 2015 *Association des Amis d'Edgar et Raymond Maufrais* (A.A.E.R.M.)

www.maufrais.info



Geoffroi CRUNELLE

RAYMOND MAUFRAIS

*Un jeune explorateur disparaît
en Guyane en 1950*

Edition *S*cripta

Du même auteur :

- *Des Français au goulag, 1917-1984* (chapitre VI consacré aux 15.000 Alsaciens et Lorrains), éditions Fayard, 1984
- *Raymond Maufrais, l'appel de l'Aventure*, éditions Caribéennes, 1991
- *Raymond Maufrais, aventures au Brésil et en Guyane*, éditions Scripta, 2006
- *Chalonnais enfin libre ! août 1944*, éditions Scripta, 2019

« J'avais décidé depuis longtemps de suivre ce chemin, je le suivrai quoi qu'il en coûte, car on doit toujours marcher de l'avant, ne pas céder au découragement...

Rien n'est impossible... Tôt ou tard, ce que l'on a décidé se réalise. Il faut savoir oser ! ».

(Raymond Maufrais
extrait de son carnet de route
en Guyane, le 15 décembre 1949)

« Il faut que j'atteigne ce but, dussé-je succomber en y arrivant ! ».

(Jules Crevaux
Voyage dans l'intérieur
des Guyanes, 1876-1877)

AVANT-PROPOS

Tout a commencé pour moi le 13 décembre 1956. Comme chaque semaine, j'attendais avec impatience mon magazine Spirou, pour y connaître la suite des aventures de Timour, le fils du centurion romain, celles de la Patrouille des Castors en Inde et du pilote Buck Danny en mission en Malaisie. Je n'avais pas encore six ans et ne pouvais alors me douter qu'une simple bande dessinée allait être à l'origine d'une passion qui ne s'est jamais démentie.

Ce jour-là, j'ai découvert la vie de Raymond Maufrais racontée en quatre pages par « l'Oncle Paul ». Fasciné au départ par le mystère de sa disparition, j'ai cherché ensuite à mieux connaître le personnage et le pays qui l'avait englouti, la Guyane, où j'ai vécu à cinq reprises en huit ans, avec mon épouse et mes enfants, avec l'intention de nous y établir. Pendant plus de soixante ans, j'ai collecté tous les documents qui ont trait à ce qu'on a appelé « l'Affaire Maufrais », en attendant que cette documentation puisse être mise en permanence à la disposition du public, ce qui est depuis peu une réalité.

Peu nombreux sont les livres qui ont retracé la vie de Raymond Maufrais ; beaucoup ne s'attachent qu'aux derniers mois avant sa disparition dans la jungle guyanaise, et certains ne sont pas toujours proches de la vérité, pour ne pas dire qu'ils en sont très éloignés.

De tout temps, les gens se sont passionnés pour ce genre de disparition en terre lointaine : celle du colonel Fawcett évanoui dans la jungle brésilienne en 1925, ou, plus récemment, celle de Philippe de Dieuleveult, disparu dans les rapides du fleuve Zaïre en 1985.

Toute une génération se souvient que les médias se sont polarisés, dans les années 1950, sur « l’Affaire Maufrais ». Outre la presse écrite, l’explorateur a fait l’objet d’émissions de radio et télévisées, de bandes dessinées ; des poésies lui ont été dédiées et des manuels scolaires ont repris quelques-uns de ses reportages. On a rencontré, aussi bien en Pologne qu’au Brésil, en Belgique ou aux États-Unis, le même intérêt du public pour ce personnage hors du commun.

Plus de soixante-dix ans après la disparition de cet explorateur, qui aurait pu rejoindre les plus grands, qui se souvient encore de lui ? Quelques-uns de ses amis d’enfance, et une poignée de lecteurs qui ont gardé du jeune homme le souvenir d’un courage exemplaire et celui de son père, longtemps parti à sa recherche.

Cette biographie a pour seul but d’entretenir son souvenir et de faire connaître — et reconnaître — l’étoffe exceptionnelle dont il était fait, sa soif d’idéal.

Il ne sera pas question de mettre en évidence les erreurs qu’il a pu commettre lors de son expédition en Guyane, ni de souligner les contradictions ou incorrections qui se trouvaient dans ses articles ou ses carnets : ses détracteurs l’ont déjà fait, et cela n’apporte rien de plus...

Si le mystère de la disparition de Raymond Maufrais reste entier, de nouveaux éléments récemment recueillis viennent pourtant nous apporter un nouvel éclairage.

Retenons surtout qu’il fut l’un de ceux qui ont voulu vivre leurs rêves, même déraisonnables, jusqu’au bout. Comme l’écrivait si justement Mark Twain : « Ils ne savaient pas que c’était impossible, alors ils l’ont fait ! ».

Geoffroi Crunelle

I. Du Mourillon au clan du Genévrier

Raymond, Paul, Maufrais naît à Toulon, le 1er octobre 1926, à 19 heures 15, sous le signe de la Balance, ascendant Taureau : comme si son caractère opiniâtre devait être, dès ses premiers moments, défini par les astres. La famille habite alors au 81 du boulevard Sainte-Hélène, dans le quartier du Mourillon, à quelques centaines de mètres de la mer et de la plage du Lido.

Fils unique, il fait l'objet d'un attachement sans bornes de la part de ses parents. Pourtant, sa mère, d'origine italienne, aurait souhaité avoir une fille ; aussi, comme le faisaient beaucoup de mamans dans le même cas à cette époque, Marie-Rose habille son bébé de rose.

Ses années d'enfant, Raymond les passe dans cet immeuble situé à deux pas de la rade du port militaire, d'où les bateaux partent pour les « tropiques ». Le goût des voyages lui vient peut-être de là, partiellement aussi de son père Edgar, Beauceron engagé à seize ans pendant la Première Guerre mondiale, qui fut témoin des mutineries de la mer Noire en 1919 au sein du corps expéditionnaire français.

Raymond exprime très tôt le caractère assez entêté de son ciel astral et le voisinage plaint déjà Marie-Rose d'avoir enfanté « un rejeton du diable »... Dès les premières années d'école, il entre très souvent en conflit avec ses petits camarades ; quand sa mère le

gronde, il répond : « *Et mon honneur ?* ». Les disputes lors des récréations sont si fréquentes que ses parents se trouvent bientôt dans l'obligation de l'envoyer en pension en dehors de Toulon, alors qu'il n'a pas encore neuf ans. Ils nourrissent l'espoir que cette mesure amadouera et rendra plus malléable cet enfant indiscipliné...

Raymond devient pensionnaire à Lorgues, dans l'arrière-pays provençal, et occupe ses longues soirées le nez dans les livres, se passionnant de plus en plus pour les colonies. *La Case de l'Oncle Tom*, de Harriet Beecher-Stowe, l'émeut, et la vie du Père de Foucault, cet officier de l'armée française devenu explorateur puis religieux béatifié, le fait pleurer ; Raymond veut devenir, comme lui, missionnaire. Il a en tout cas adopté l'une de ses devises : « *Quand on part en disant qu'on va faire une chose, il ne faut pas revenir sans l'avoir faite* ». Et il confie à sa mère : « *Quand je serai grand, je ferai comme le Père de Foucault, je serai général et je rendrai leur pays aux Noirs* »...

À peine quelques semaines après son arrivée au pensionnat, Raymond se fait déjà remarquer ! Avec trois camarades, à qui il a vanté les colonies comme étant le paradis terrestre, il saute le mur de l'établissement et disparaît avec eux dans les régions boisées et vallonnées du Haut-Var. Dès que l'institution a vent de cette disparition, elle entreprend des recherches, mais sans succès. Elle fait appel à la gendarmerie qui va battre la région pendant trois jours. Le quatrième, le groupe d'enfants est enfin découvert dans une grotte, en bonne santé. Ils

avaient pris la précaution d'emporter avec eux des provisions. « *Je croyais pouvoir arriver dans une colonie en marchant vers la montagne* », avoue Raymond aux gendarmes qui l'interrogent sur ses motivations.

Marie-Rose, appelée par la direction du pensionnat, arrive à Lorgues, angoissée. Elle a sans doute sermonné son fils, puisqu'il écrit à ses parents son repentir :

« Dimanche matin,

Chère Maman et Papa,

Je regrette de vous avoir fait de la peine, je te demande pardon de tout cœur. Je veux bien travailler, je veux m'appliquer le mieux que je peux pour te faire plaisir, je ne veux plus faire de bêtises. Au contraire, je veux bien travailler pour que toi et papa vous soyez fiers de moi.

P. S. J'irai me confesser des péchés que j'ai faits ».

Raymond continuera à entretenir ses bonnes intentions, puisqu'un peu plus tard, ses parents reçoivent cette nouvelle missive :

« Je me languis un peu, ça change la maison avec ici, plus de brioches, plus de friandises. Mais je me console en bien travaillant pour qu'un jour vous soyez fiers de moi. J'ai eu des "très bien", des "bien". Cette semaine, j'ai bien travaillé ; je me suis dit, je travaille pour mon pays, pour être un honnête homme sur la Terre. Je ne veux pas être un égoïste ».

Après s'être encore bagarré, il leur écrit de nouveau : « *Je vous demande pardon, c'était un mouvement involontaire de ma part qui m'a emporté. Ma maîtresse m'a recousu le fond de mon pantalon.* » Sur la demande de sa mère, le jeune garçon retourne à Toulon, mais

pour peu de temps, car, après une nouvelle incartade, ses parents le renvoient au pensionnat.

À onze ans, il revient pour de bon au domicile familial. Edgar et Marie-Rose logent dans un nouvel appartement, au troisième étage gauche du 9 de la rue des Bonnetières, près du port. Raymond devient enfin un bon élève et se distingue même en recevant deux prix : le premier, délivré par la Caisse d'Épargne de Toulon sur le thème « *Dites ce que vous pensez de l'épargne* », ce qui lui vaut de recevoir un livret ; le second, à l'occasion d'un concours sur les colonies françaises, pour lequel il faut composer un puzzle des cartes de l'Afrique Équatoriale française, de l'Afrique du Nord et de l'Indochine. Raymond suscite l'étonnement du jury en parlant de ces pays comme s'il y avait vécu.

Féru de lecture, le jeune garçon obtient à l'été 1938 le certificat d'études primaires et est reçu à la rentrée 1939 au concours d'admission au Collège Rouvière de Toulon, qui prépare les élèves à l'École normale ou à certains postes de maîtrise à l'Arsenal Maritime. Raymond n'est pas ce qu'on peut appeler un brillant élève, mais il excelle en littérature française et aime les classiques ; son professeur de français, Charles Laure, remarque très vite son don pour l'écriture, notamment ses descriptions précises de situations. Ses anciens camarades de collège se souviennent qu'il était le meilleur de la classe en français et en dissertation, dépassant de loin les autres élèves.

Dans les autres matières, les résultats sont en revanche très moyens. Raymond bouquine beau-

coup, mais étudie peu, sa mémoire lui suffisant généralement pour passer les examens, mais sans obtenir de mention. Pendant les récréations, on le voit échanger des timbres-poste des colonies. Sa passion pour ces contrées mystérieuses et lointaines continue plus que jamais à le tarauder.

Surnommé « le futur journaliste » par ses professeurs, grand admirateur d'Albert Londres, Raymond ne cache pas son désir de devenir plus tard grand reporter, au grand désespoir de Marie-Rose. Cette dernière se retrouve en effet seule à l'élever depuis qu'Edgar a été fait prisonnier, après la défaite de juin 1940, détenu quelque part en Silésie. Elle espère, comme la plupart des mères toulonnaises, voir entrer un jour Raymond à l'Arsenal Maritime de Toulon, à l'instar de son mari, comptable au bureau des salaires. En classe, certains camarades se moquent parfois de Raymond, le prennent pour un rêveur et parfois même pour un fou sympathique... Mais la plupart ne voient en lui que gentillesse, bonté, et joie de vivre.

Au collège, il lui arrive de jouer les apprentis sorciers, en mettant en pratique ses cours de chimie, dont il est passionné : un jour, l'enfant terrible fabrique un explosif qui, heureusement découvert, est rapidement jeté dans la fontaine de la cour de l'école pour être neutralisé...

Raymond a désormais quatorze ans. Toulon, en zone libre, est encore à l'abri de la guerre. Devant son bureau d'écolier, il punaise une carte de l'Amérique

du Sud, achetée à l'insu de ses parents, et qu'il contemple en rêvant. À l'emplacement du Mato Grosso, au centre du Brésil, il a tracé une croix rouge. « *C'est là que j'irai. Plusieurs expéditions ont échoué, moi, je réussirai* », se vante-t-il à sa mère, qui s'inquiète à nouveau de voir ce fils si peu studieux rêver à des horizons lointains.



À la première page de ses livres et cahiers de classe, l'adolescent aventurier inscrit la devise de Sénèque : « *Le monde appartient aux audacieux !* ». Il fait partager ses projets aux copains avec lesquels il s'enferme dans sa petite chambre, les fascine véritablement en leur parlant du Mato Grosso, des monts Tumuc-Humac — une chaîne de montagnes

mythique située entre le Brésil et la Guyane française —, de l'Amazonie, des tribus indiennes inconnues. Avec enthousiasme, il leur montre sur la carte épinglée au mur les grandes taches blanches des zones encore inexploitées. D'autres fois, il développe, cartes à l'appui, ses idées d'aventures, ses projets de voyages et de journalisme. Il s'applique à préparer déjà ses futures expéditions : ainsi, il réalise un

schéma de pirogue et commence à dresser la liste détaillée de tout ce qu'il devra emporter : ravitaillement, vêtements, carabine, livres, appareil photo, de quoi écrire, sans oublier un chien pour lui tenir compagnie. Il propose à plus d'un ami de partir avec lui, mais si certains ont envisagé cette possibilité, aucun ne franchira le pas...

Raymond donne à cette époque l'image d'un garçon à la fois sérieux et un peu fou, charmant, très intelligent, à l'esprit dégourdi. De lui émanent un enthousiasme et une joie de vivre qui en irritent plus d'un... À la sortie des cours, à l'endroit de ralliement traditionnel, Place de la Liberté, il récite des poèmes de Victor Hugo et de longues tirades de Cyrano, d'Edmond Rostand. Et il écrit même quelques poèmes comme tous les jeunes de son âge :

*L'écharpe s'envole sur un rosier
Et d'un baiser j'assèche
La perle de sang au bout de son doigt.*

Poète, il est également artiste. Il peint quelques tableaux sur bois ; il participe aussi à un concours d'éloquence sur le thème de « la mère », qui se déroule au Grand Théâtre



de Toulon. Il y remporte un prix, d'autant plus mérité qu'il a réalisé entièrement seul sa composition.

À 14 ans, mordu par le désir de faire du théâtre, il réussit à se faire admettre comme figurant parmi les gardes de Néron dans la pièce "Britannicus". Au moment pathétique où l'empereur veut faire empoigner son heureux rival, Raymond se tourne vers un coin du parterre où il venait de reconnaître un ami, et lui dit, en pointant sa lance : « *Té ! Titin, c'est moi !* ». Ce fut son unique prestation théâtrale...

Un ancien camarade de classe du Collège Rouvière trace de lui ce portrait : « *Au premier contact, Raymond surprenait : crinière de lion, regard franc, grand sourire, franche poignée de main, épanoui, laissant paraître une certaine maturité pour un garçon de quatorze ans. Une certaine réputation de témérité le poursuivait, ce qui incitait à vouloir mieux le connaître. Était-il un illuminé ou un garçon exceptionnel ? Un fait certain, il était très sûr de lui. Il subjuguait immédiatement son auditoire d'amis, par ses histoires ou le récit de ses exploits, toujours très particuliers. Aucun orgueil ne se dégageait de ses propos. Dans la narration de ses aventures, il était très difficile de faire la part des choses... Disait-il toujours la vérité ? J'arrive encore à me poser cette question aujourd'hui ! Bluffeur, il devait l'être assurément, mais il donnait tellement de preuves de son effronterie que l'on ne savait plus où était le vrai du faux. Très sportif, bien bâti, il cherchait à se dépasser. On sentait très bien qu'il voulait préparer son corps à des actes d'audace.* »



Le caractère du jeune garçon est plus que jamais fougueux : alors qu'il est en troisième, lors d'une altercation avec un camarade de classe, Raymond se saisit d'un encrier, le lui lance à la tête, mais manque sa cible. L'encre se répand sur le mur de la classe et sur la veste d'un élève mal placé. Il écope de huit jours d'exclusion ! Et s'il est toujours aussi brillant en français, il se fait fort de « faire le mur » de l'école pendant les cours de musique et de gymnastique, en passant par les chaudières, avec la complicité du concierge...

Son goût de l'aventure, Raymond Maufrais va en partie le satisfaire en devenant, fin 1941, Éclaireur de France, un mouvement de scoutisme laïque, dans la Troupe du Gui, Tribu des Chênes Verts (Groupe III de Toulon). Cependant l'ambiance para-militaire ne le satisfait guère. Quelques mois plus tard, en septembre 1942, il intègre les Routiers du Clan du Genévrier. Sa spécialité est la spéléo-escalade et on lui attribue le totem d'« Otarie téméraire », parce que c'est un excellent nageur (il reçoit son brevet de nageur-sauveteur scolaire la même année), et qu'il est plutôt casse-cou. Raymond acquiert d'ailleurs une certaine réputation de plongeur en faisant le « saut de l'ange » du haut d'une falaise, au Cap Brun à l'est de Toulon, baptisée « le fer à cheval ».

Tous les jeudis, en compagnie d'un de ses amis, il se rend dans les anses de la grande rade, à la recherche des endroits les plus impossibles pour plonger. Il aime nager au milieu des rochers, luttant contre les vagues pour ramener des oursins. Loin de lui l'envie de se faire valoir, mais il a toujours le besoin de se prouver à lui-même qu'il peut accomplir des choses extrêmes, s'endurcir et s'entraîner « pour plus tard ».

Raymond aime épater ses copains, par exemple en montant et en descendant du tramway en marche. Mais ces jeux de « casse-cou » ne se terminent pas tous en fanfare : un jour qu'il grimpe « à la Tarzan » aux arbres dans les glacis du fort de Toulon et qu'il saute d'une branche à l'autre, il rate sa prise d'élan et tombe. Verdict : deux côtes cassées et une cuisse

profondément entaillée par un morceau de bois...

C'est pendant cette période que se précisent ses projets d'exploration en Amérique du Sud. Sur les dernières pages de son carnet d'éclaireur, Raymond note la liste des régions inconnues encore à explorer : parmi elles, le Mato Grosso, les monts Tumuc-Humac... On devine que ces mots, écrits dix ans avant son départ pour la Guyane, lui tracent déjà une voie sans retour et qu'aucun argument, aucune difficulté rencontrée ne peuvent l'en détourner.

Entre les heures de classe, il rencontre tous les jours ses copains éclaireurs place de la Liberté, toujours au même endroit, sur l'allée de droite. Ensemble, ils attendent les jeunes filles du Cours Saint-Dominique ou de l'École Tessé. Beau garçon, Raymond arbore un sourire enjôleur qui lui vaut un certain succès auprès des filles. Comme tous les jeunes de son âge, il est un peu « dragueur »... Mais hormis quelques flirts, on ne lui connaît pas à cette époque de liaison sérieuse.

En janvier 1942, Edgar rentre du stalag, suffisamment affaibli par ces deux années de captivité pour devoir séjourner quelque temps en préventorium. En tant qu'ancien combattant de la Première Guerre mondiale, il a pu profiter d'une libération anticipée. Il découvre son fils bien changé ; sa femme le met tout de suite au courant des projets de Raymond. Edgar tente de rassurer Marie-Rose : il ne s'agit que d'une passion passagère, d'une lubie comme en ont tous les jeunes et, de toute façon, il n'aura jamais les moyens financiers d'aller au bout de ses rêves...